

---

M A N U S C R I T

---

# ***TROUVEZ-MOI UNE PIERRE MORNE***

de Rik van den Bos

traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Mike Sens

cote : NEE23N1310

année d'écriture de la pièce : 2017  
année de traduction de la pièce : 2022



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :  
« Texte traduit dans le cadre du projet "Ivre de Mots" ; avec le soutien de la  
Maison Antoine Vitez, du Performing Arts Fund NL, du Flanders Arts Institute  
et de Flanders Literature ».

**Une ode à la ville.**

**Parce qu'on est libre d'imaginer qu'on peut y croiser n'importe qui.**

**Et qu'on peut y mener sa vie comme si celui ou celle qu'on recherchait  
venait tout juste de tourner au coin de la rue.**

**R.**

## 1 nuit d'hiver

On dit que le cercle est une invention de l'homme, que rien dans la nature est parfaitement rond. Que ça donne cette impression, mais que c'est toujours l'homme qui le rend rond dans son esprit. Qu'il corrige les manquements et les petites imperfections. Visiblement notre regard contient de l'amour.

Il est étrange que nous oublions plus que ce que nous pouvons nous souvenir. Et qu'en vieillissant avec le temps comme fardeau, notre mémoire se dégénère. Un peu comme un seau d'eau qui déborde - clapotis clapota - nous continuons à marcher plus loin et encore plus loin.

Tu crois avoir bien arrangé tes affaires. Mais dès qu'il se passe quelque chose c'est à nouveau la pagaille. Chaque jour tout est remis en jeu. Heureusement nous oublions cela.

Les êtres humains sont bienveillants.

Et pourtant leur comportement est souvent odieux sans le savoir.

La plupart des gens pensent qu'ils doivent faire quelque chose, qu'ils doivent partager une partie de leur expérience avec toi. Ils semblent oublier qu'il suffit parfois de respirer calmement, et de poser une main sur ton épaule, sans pour autant déverser des informations supplémentaires dans ton oreille.

'C'est bon.

Il fallait que ce soit comme ça.

Après tout ça n'aurait pas pu se passer autrement.

Ça va s'arranger. Vraiment.'

Pour la plupart des gens, c'est probablement une pensée improbable qu'il suffit juste d'être.

'Tranquille.

Tout va bien.

Tranquille.

Content que tu sois là.'

Bien sûr qu'il faut faire une histoire à partir de ce qu'il t'est arrivé, comment tu te sens, qu'est-ce qui s'est passé. Évidemment. Les gens qui t'entourent t'estiment et méritent une histoire. Un aperçu. Et tu ne peux pas juste les bombarder d'images et de paroles aléatoires quand ils te demandent comment tu vas. Si tu as réussi à te débrouiller les premiers jours ?

'Ouais, frisson, de la monnaie par terre, silence, un lit, et ensuite un vrai silence. Voiture inconnue dans l'allée, une main se tend, serrer la poigne solide d'un homme qui te serre. Musique douce, chagrin irréel qui colle comme une toux

sèche. Observer le premier soleil, le souffle coupé. Repas en commun et autocollants. Un vrombissement sourd, profond, tu vois ce que je veux dire ?'

'Ah oui. Oui oui.'

Il est tout de même difficile de croire que les animaux n'ont quasiment pas de vie émotionnelle. Parce que soi-disant, ils n'auraient pas de conscience et seraient surtout occupés à brouter instinctivement à travers la planète pour survivre. Bien qu'ils se penchent un instant par-dessus leur semblable quand il meurt, ils poursuivent leur chemin de survie aussitôt, sans être réellement affectés.

Il ne faut peut-être pas trop s'étendre en effet. Ne pas se donner trop de temps pour réfléchir. Pour ne pas cogiter, se retourner, reconstituer les choses, chercher une logique. Mieux vaut peut-être laisser les choses derrière soi, sans regarder en arrière.

Tout d'abord le silence règne et il faut attendre qu'il dégage.

Lentement mais sûrement tu arrives à un endroit central, où tu n'as jamais été auparavant. Tu as du talent pour les surfaces, depuis toujours. Joyeux, insouciant, léger, et d'un coup tu te retrouves ici, tout en bas. Et glacé d'effroi tu constates qu'il y règne un silence de mort.

Ça modifie ton regard.

Beaucoup de gens disent qu'ils ne sont pas très créatifs, mais notre imaginaire fait des heures sup. Toujours. Vingt-quatre sur vingt-quatre.

Ce que quelqu'un a voulu dire.

Ce qu'on pense réellement de toi.

Ce que tu aurais dû dire.

Pourquoi un tel a fait ça.

Si ce n'était pas bizarre de te comporter de la sorte.

Si ça aurait pu se passer autrement.

Ou si quelqu'un a disparu.

Ce qu'elle aurait dit si elle avait été là.

Ce qu'il aurait fait dans ce cas.

D'où vient la voix avec laquelle elle s'adresse toujours et encore dans ta tête.

Calme. Gentille. Mais intouchable. Incernable.

Il y a toujours tant de choses à rajouter en les imaginant.

Plus tu vis, plus ta tête est chargée. À chaque promenade que tu fais le chemin est barré par des souvenirs qui te crient après ou t'arrêtent dans ton élan. Ils t'interpellent sans te poser la question si tu as le temps ou envie de ça. Il n'est pas si étrange que tu oublies ton corps parfois, car à un moment donné tu pourrais fermer les yeux et ce qui se passe dans ta tête suffit alors largement. Un océan d'images. Un courant de sons. Des odeurs. Des voix qui t'adressent la parole, si tu leur permets de dire quelque chose.

'Fais attention d'être toujours occupé', tu l'entends dire. 'C'est vraiment ce qui est le plus important. D'avoir un point à l'horizon qui guide ton chemin.'

Peut-être bien qu'elle a raison et que c'est ce qu'il y a de mieux. Peut-être qu'en effet il ne faut pas avoir trop de temps. Ne pas se donner le temps de réfléchir. Mais il faut dire que pour l'instant tu ne réussis pas vraiment à te mettre en mouvement.

'Le temps est un ennemi. Si tu le laisses faire il te coince, le dos contre le mur, et tu ne peux plus aller nulle part. Alors bouge.'

Et pourtant tu restes immobile. Un homme derrière sa fenêtre qui observe la ville la nuit, endormie devant lui comme un animal enroulé. Où les premières voitures démarrent et passent lentement, vrombissantes comme la houle d'une mer calme qui se déverse sur les boulevards. Lorsque tu fermes les yeux, tu vois comme le ressac inonde la plage de gravillons un instant, pour se retirer aussitôt. Une inspiration / expiration très calme.

Inspire.

Et expire.

Se déroule. Se retire. Se déroule. Se retire.

Un mouvement qui ressemble à l'immobilité, car après chaque passage d'une vague, la mer ressemble exactement à ce qu'elle était auparavant. Pourtant les choses changent.

Au rythme des marées.

L'eau qui monte jusqu'à toi.

Et le temps qui s'écoule.

Pour le moment tu ne peux que te laisser gagner par ces circonstances. Sans créer de lien. Essayer de s'accorder avec l'inertie du temps. En ville.

Là où dans des maisons bien isolées dorment des mères qui respirent profondément et qui le matin venu – ravagées, avec les yeux cernés – regardent leur compagnon.

Des mères pour qui la ville est une route qui mène à une fin de vie possible de leurs enfants, où elles doivent voir tous les jours leurs enfants qui se font écraser par des trams, faucher par des voitures, aplatir par des camions qui manœuvrent en marche arrière. Chaque jour elles découvrent que leurs enfants sont tombés dans le canal après leur avoir lâché la main, et se sont noyés. Il pleut des enfants qui tombent des arbres, des cages à écureuils, des gouttières et des toits de garages, qui chutent maladroitement sur le dos et se heurtent l'arrière de la tête contre le trottoir dur comme pierre. Et chaque jour elles découvrent que tout ça n'a pas vraiment eu lieu. Elles serrent alors leurs enfants à corps perdu, comme une offrande, contre leur poitrine où leur cœur bat, agité.

À présent elles dorment.

Mieux encore : veillent.

D'abord elles craignent une naissance prématurée, puis pendant deux ans elles redoutent la mort subite du nourrisson, l'étouffement dans l'oreiller ou avec un doudou. Ensuite, en surveillant une affection cardiaque rare ou un arrêt respiratoire inexplicé, elles ne dorment que d'un œil, de crainte qu'un mauvais jour elles ne retrouvent sans vie cet être dans son lit pour lequel elles sacrifieraient leur vie. Les voilà couchées, les yeux grands ouverts à attendre qu'il rentre enfin d'une fête à la maison. Ou elles espèrent que – parti par monts et